



www.comptoirliteraire.com

présente

“Le mariage forcé”

(1664)

Comédie-ballet d’abord en trois actes

aujourd'hui faite de 10 scènes, en prose et sans ballets

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici :

-un résumé

-une analyse de :

-les circonstances (page 3),

-les sources (page 4).

-l’intérêt de l’action (page 5),

-l’intérêt littéraire (page 5),

-l’intérêt documentaire (page 7),

-l’intérêt psychologique (page 8),

-la destinée de l’œuvre (page 8).

Résumé

Acte I

Scène 1

Sganarelle indique à son ami, Geronimo, qu'il veut se marier, et lui demande son avis. Geromino, lui faisant prendre conscience de son âge (52 ans), veut le dissuader. Mais Sganarelle allègue sa bonne santé, son désir d'être dorloté par sa femme et d'avoir des héritiers. Enfin, quand il révèle qu'il veut épouser la «*galante*» Dorimène, Geromino le pousse à ce mariage où il se rendra «*en masque*».

“*Première entrée de ballet*” : Dansent la Jalousie, les Chagrins et les Soupçons.

Scène 2

Se présente Dorimène à laquelle Sganarelle exprime la joie que lui donne son apparence, tandis qu'elle déclare vouloir se marier pour échapper à «*la sévérité*» de son père, et pouvoir profiter d'une liberté de divertissements et d'achats de vêtements. Sganarelle se plaint de «*vapeurs*» qui lui montent à la tête, et se met dans un coin pour dormir ; il voit :

“*Deuxième entrée de ballet*” : Une femme chante cet air : “*Si l'Amour vous soumet à des lois inhumaines...*” et dansent quatre Plaisants ou Goguenards.

Scène 3

Alors que Geronimo vient proposer à Sganarelle l'achat d'une bague, celui-ci dit vouloir qu'on lui explique un songe qu'il a fait. Aussi Geronimo lui conseille-t-il de consulter «*deux philosophes*».

Scène 4

Sganarelle est en présence du philosophe Pancrace qui d'abord ne le voit pas, étant en colère contre un adversaire qui lui soutenait qu'on devait dire «*la forme d'un chapeau*», alors que tout bon aristotélien sait qu'on doit dire «*la figure*». Sganarelle tente de lui faire part de son «*dessein de prendre une femme*», tout en craignant «*la disgrâce dont on ne plaint personne*» (le cocuage). Quand Pancrace est prêt à l'écouter, il pose la question de la langue à utiliser, puis repart sur ses arguties intellectuelles, avant de lui enjoindre d'éviter «*la prolixité*», ce qui conduit Sganarelle, exaspéré, à «*ramasser des pierres pour en casser la tête du Docteur*» qui se vante de la connaissance de toute une série de sciences. Mais Sganarelle le quitte pour aller trouver un autre philosophe «*plus posé, et plus raisonnable*».

Acte II

Scène 5

Sganarelle posant de façon nette sa question à Marphurius, celui-ci lui indique que «*nous devons douter de tout*», et, à la question : «*Dois-je me marier?*», ne peut répondre, conformément à ses convictions, que par : «*Oui et non.*» Aussi Sganarelle se met-il en colère, au point de le «*battre*» ; comme le philosophe s'en plaint, Sganarelle lui enjoint d'en douter ! Il reste qu'il se demande toujours : «*Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage?*» Or «*voici des Égyptiennes*» qui entrent «*avec leurs tambours de basque, en chantant et en dansant.*»

“*Troisième entrée de ballet*” : Dansent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

Scène 6

Sganarelle demande aux Égyptiennes de lui dire sa «*bonne fortune*». Elles lui promettent un mariage avec «*une femme gentille*» et qui lui donnera «*une grande réputation*». Comme il veut savoir s'il sera «*cocu*», elles ne font que «*La, la, la, la...*» ; il les injurie et décide d'aller «*trouver ce grand magicien*».

“*Quatrième entrée de ballet*” : Le magicien, plutôt que de lui répondre clairement, fait surgir des démons qui lui font des cornes.

Acte III

Scène 7

Se présente Dorimène qui est en compagnie de Lycaste qui s'étonne de son mariage, et lui fait ce reproche : «*Vous pouvez, cruelle, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?*» Mais elle déclare être intéressée par la «*seule richesse*» de ce «*barbon*» qui «*mourra avant qu'il soit peu*» et qu'elle lui présente. Aussi Sganarelle se dit-il «*tout à fait dégouté*» de son mariage, et veut-il «*dégager*» sa parole.

Scène 8

Au père de Dorimène, Alcantor, qui lui annonce que la fête est prête, Sganarelle dit avoir trop de défauts pour convenir à sa fille. Alcantor ne veut pas manquer à sa parole ; mais, «*homme à ne contraindre jamais personne*», il lui déclare finalement : «*Je vais voir ce qu'il y a à faire ; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.*» Sganarelle se réjouit de sa décision. Mais voici Alcidas, le fils d'Alcantor.

Scène 9

Alcidas s'adresse à Sganarelle sur un «*ton doux*». Or, voulant lui faire un «*petit compliment*», il lui demande de choisir une épée, afin qu'ils se coupent «*la gorge ensemble*». Sganarelle s'y refuse, et Alcidas lui donne des coups de bâton jusqu'à ce qu'il consente, la rage au cœur, à épouser Dorimène.

Scène 10

Alcantor est satisfait d'être «*déchargé*» du «*soin de la conduite*» de Dorimène qui revient à Sganarelle.

“*Cinquième entrée de ballet*” : Un maître à danser, Dolivet, vient enseigner une courante à Sganarelle.

“*Sixième entrée de ballet*” : On entend une chanson espagnole et dansent deux Espagnols et deux Espagnoles.

“*Septième entrée de ballet*” : Se déroule un charivari grotesque.

“*Huitième entrée de ballet*” : Quatre galants cajolent Dorimène.

Analyse

Les circonstances

Le roi Louis XIV aimait la danse où sa prestance et sa grâce faisaient merveille. En 1663, il avait dansé dans le “*Ballet des arts*” et dans “*La noce de village*”. Il avait un magnifique costume de bohémien, dans lequel il avait espéré pouvoir danser dans une mascarade qui aurait dû être donnée en octobre 1663, mais ne l'avait pas été. Comme il voulait pouvoir utiliser ce costume, le duc de Saint-Aignan lui suggéra de demander à Molière, dont “*Les fâcheux*” avaient eu un très grand succès, de lui composer une autre comédie-ballet en collaborant avec Lulli pour la musique. Or celui-ci avait en réserve un air de charivari, tapage désapprouvateur qu'on déclenchait pour se moquer du mariage d'un vieillard avec une jeune fille, ce qui fut donc le sujet imposé à Molière. On lui demanda aussi de ménager une entrée de Bohémiens, mais aussi la danse d'un magicien avec quatre esprits, une autre

de la Jalousie et des Chagrins, un concert espagnol.... Surtout, il n'avait qu'une dizaine de jours pour écrire son texte qui fut qualifié d'«impromptu» par le gazetier Loret.

Les sources

Contraint de travailler vite et sachant combien les rois aiment peu attendre, Molière puisa sans doute dans des canevas qu'il avait ramenés de province.

Le charivari imposé lui donna l'idée du mariage d'un vieil homme avec une très jeune fille et sa crainte d'être cocufié qui avait déjà été le thème de *"La jalousie du Barbouillé"*. Mais, comme ce type de mariage ne peut donner un final de comédie, il décida d'inverser la situation : c'est le vieil homme qui est forcé de se marier, étant, en quelque sorte, puni par là où il a pêché.

Le fait qu'il veuille consulter des avis au sujet de son mariage n'était pas nouveau. Molière s'inspira de différentes farces médiévales, de sa *"Jalousie du Barbouillé"* où ce pauvre diable est inhabile à gouverner sa femme, et, surtout, de passages du *"Tiers livre"* de Rabelais dans lequel Panurge annonce son intention de se marier, mais se demande s'il sera heureux, si sa femme lui sera fidèle ; il découvre alternativement les avantages et les inconvénients du mariage, et Pantagruel lui répond en écho, tantôt : «Mariez-vous donc», tantôt : «Point donc ne vous mariez.» Pour sortir de cette incertitude, ils interrogent en vain «les sorts virgiliens» et recourent à l'interprétation des songes ; puis ils consultent successivement : une sorcière du terroir, la sibylle de Panzoust ; le muet Nazdecabre qui s'exprime par signes ; le vieux moine mourant Raminagrobis que l'approche de la mort rend prophétique ; l'astrologue Her Trippa ; le frère Jean des Entommeures ; le théologien Hippothadès, qui conseille à Panurge de se marier mais ne peut l'assurer de la fidélité de sa femme ; le médecin Rondibilis, qui n'est pas plus rassurant ; le philosophe sceptique Trouillogan, dont les réponses sont évasives ; le fou du roi Triboulet. Toutes ces consultations extrêmement burlesques aboutissent chaque fois au même résultat : selon Pantagruel et frère Jean, les réponses obscures des uns et des autres prédisent à Panurge qu'il sera malheureux en ménage. Ce dernier, au contraire, n'écoutant que son désir de prendre femme, interprète favorablement toutes les prédictions et se berce d'illusions. Enfin, Pantagruel et Panurge se retrouvent dans leur décision commune d'aller consulter l'oracle de la *«Dive Bouteille»*. Il faut ajouter le chapitre 9 du *"Livre II"* où a lieu la première entrevue entre Panurge et Pantagruel qui inspira le jeu entre Sganarelle et Pancrace au sujet de la langue.

D'autre part, si la tradition de la "commedia dell'arte" offrait bien des pédants, les deux scènes où Molière nous les montre furent inspirées plus directement par une satire de l'université de Paris qui, en 1624, fulmina un arrêt contre les antiaristotéliens.

Selon une légende apparue au XVIIIe siècle, dans un recueil d'anecdotes, le dénouement aurait pu être inspiré par l'aventure survenue au comte de Grammont qui avait séduit une lady Hamilton en lui promettant le mariage, mais qui oublia sa promesse une fois son objectif atteint ; au moment de s'embarquer à Douvres pour revenir en France, il fut rattrapé par les frères de la belle éplorée qui l'avaient pris en chasse et qui lui crièrent : «Comte de Grammont ! n'avez-vous rien oublié à Londres?» ; ce à quoi il répondit : «Pardonnez-moi, j'ai oublié d'épouser votre sœur, et j'y retourne avec vous, pour finir cette affaire.»

L'amusante figure d'Alcidas, le spadassin correct et douxereux qui pose au gentilhomme, aurait eu comme original un certain marquis de la Trousse qui tuait son homme avec la plus grande civilité.

L'intérêt de l'action

“*Le mariage forcé*” fut une comédie-ballet dont le sujet bouffon tranchait sur le ton des pastorales conventionnellement mythologiques qui servaient habituellement de prétextes aux ballets donnés à la Cour.

On peut se demander si cette seconde comédie-ballet de Molière marqua un progrès sur la technique qu’il avait mise au point pour “*Les fâcheux*”, avec lesquels il avait inventé le genre. Cette fois-ci, le spectacle fut «*réglé entièrement par une même tête*», Molière ayant soumis à sa conception d'ensemble la musique de Lulli et la chorégraphie du danseur Beauchamp, en tendant à une fusion des arts qui donnerait aux intermèdes une fonction semblable à celle des scènes, afin que le fil de l'action ne soit pas rompu ; il en résulta une plus grande homogénéité et une plus grande vraisemblance dans les entrées de ballet car les apparitions des danseurs étaient désormais liées au déroulement de l'action. Signalons que l'annonce que, en 1, fait Geromino de venir au mariage «*en masque*» était celle d'une mascarade qui fut supprimée.

Malgré ces moments de poésie que sont les entrées de ballet, le spectacle, qui en fut d'ailleurs vite dépouillé, demeure dans son fond une farce pleine de verve, de fraîcheur, à l'intrigue fort simple menée avec un rythme rapide, aux hilarantes situations traditionnelles dans la comédie italienne, en particulier les deux scènes avec les philosophes pédants qui, beaux parleurs ridicules à la prolix rhétorique, ont le verbe haut, n'écoutent pas Sganarelle et le perdent dans des considérations oiseuses (en 4, le fait que Pancrace ne se rende pas compte de la présence de Sganarelle ; puis l'interrogatoire au sujet de la langue après le quiproquo que le mot permet) qui sont parmi les plus drôles du théâtre de Molière.

Si on peut penser que la pièce ne prend vraiment son sens que sur la fin, quand le mariage devient un piège où s'englue Sganarelle, on peut aussi penser que cette fin se ressent de la hâte avec laquelle Molière dut écrire, alors que, en fait, il a toujours négligé les dénouements.

Il faut reconnaître que la pièce, presque une pochade, n'est pas la meilleure de Molière. Il est surprenant de constater qu'elle date de 1664, alors que Molière avait déjà derrière lui “*Les précieuses ridicules*”, et surtout “*L'école des femmes*”.

L'intérêt littéraire

À son habitude, Molière usa d'une langue «druée et diverse, riche d'images jaillissantes, de mots et de locutions à pulpe savoureuse» (Robert Jouanny), souvent propres au XVII^e siècle, qu'on peut relever et expliquer :

- «*apophthegme*» (4) : «parole mémorable ayant une valeur de maxime» ;
- «*arcane*» (4) adjectif : «secret» ;
- «*aventure*» : «*par aventure*» (5) : «possiblement» ;
- «*babillard*» (4) : «bavard» ;
- «*barbon*» (7) : «homme âgé» ;
- «*carogne*» (6) : «femme méchante, débauchée» ;
- «*commerce*» (7) : «relations entre personnes» ;
- «*consommé*» (4) : «parvenu à un haut degré de perfection» ;
- «*cosmimométrie*» (4) : en fait, «cosmométrie», «mesure des distances de l'univers» ;
- «*croix*» (6) : pièce de monnaie marquée d'une croix ;
- «*courante*» (cinquième entrée de ballet) : «danse dont le mouvement était lent» ;
- «*décret*» (5) : «décision de justice» ;
- «*fieffé*» (4) : «qui possède au plus haut degré un défaut, un vice» ;
- «*galante*» (1) : «élégante», «qui a de la grâce» ;
- «*géomancie*» (4) : «divination par les formes que prend une poignée de poussière qu'on jette» ;
- «*laconien*» (4) : «propre à Sparte», «laconique» ;
- «*métoscopie*» (4) : «interprétation des traits du visage» ;

- «obligé» (1, 8) : «soumis à la nécessité de faire preuve d'autant de bienveillance qu'on en a reçu» ; d'où «obligeantes paroles» (7) ;
- «onirocritique» (4) : «art d'interpréter les songes» ;
- «parbleu» (5) : juron, altération de «par Dieu» ;
- «peste» (4, 5, 6) : juron marquant le dépit, le mépris, la colère ;
- «queue» (2) : «traîne d'une robe» ;
- «rencontre» (5) : «occasion» ;
- «serviteur» (1, 4, 8, 9), «valet» (9) : mots employés dans des formules de politesse, «Je suis votre serviteur», «Je suis votre valet», où est affectée la soumission à son interlocuteur ;
- «sophistique» (4) : «art des sophistes grecs» ;
- «spéculaire» (4) : «divination par les miroirs» ;
- «spéculatoire» (4) : «interprétation des phénomènes célestes» ;
- «tambour de basque» (6) : «petit cerceau de bois muni d'une peau tendue et entouré de grelots».

Il serait utile de traduire les phrases en latin :

- «*Toto caelo, tota via aberras*» (4) : «Tu erres de toute l'étendue du ciel, de toute la longueur du chemin».
- «*pugnis et calcibus, unguibus et rostro*» (4) : «des poings et des pieds, des ongles et du bec».
- «*datur vacuum in rerum natura*» (4) : «Il y a du vide dans la nature» ;
- «*animi index et speculum*» (4) : «signe et miroir de l'âme» ;
- «*in utroque jure*» (4) : «dans l'un et autre droit» (droit civil et droit canon) ;
- «*per omnes modos et casus*» (4) : «par tous les cas et modes» ;

En ce qui concerne le style, il faut remarquer que, comme tous les dramaturges, Molière ne put avoir qu'un style de théâtre, s'adaptant aux différents personnages, à leurs caractères et aux situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs langages étant donc très variés. D'où les forts contrastes entre la simplicité bonhomme de Sganarelle avec, d'une part, l'affectation de Lycaste (il qualifie Dorimène de «cruelle», ce qui est typique du langage des précieux) et, d'autre part, le galimatias des philosophes. Par ailleurs, on remarque quelques effets littéraires :

-Des traits d'humour :

- Pancrace déclare : «*Je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre*» (4).
- Alcidas, pour faire un «*petit compliment*» à Sganarelle, lui demande de choisir une épée (9).

-Des hyperboles :

- Sganarelle espère recevoir de son épouse «*mille caresses*» (1).
- Dorimène craint «*ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous*» (2).
- Pancrace admoneste un «*ignorant, ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié par tous les cas et modes imaginables*» auquel il reproche «*une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécration*», jugeant que «*le monde est tombé dans une corruption générale, une licence épouvantable*», provoquant «*un scandale aussi intolérable*», «*une chose horrible, une chose qui crie vengeance au Ciel*» (4).
- Marpurcius est traité de «*bourreau*» (5) par Sganarelle.
- Alcantor prétend à Sganarelle : «*Je refuserais ma fille à un prince pour vous la donner*» (8).

L'intérêt documentaire

“*Le mariage forcé*” est une pièce qui, sous des allures très légères, soulève bien plus de questions qu'on pourrait le penser.

-Celle des classes sociales. En effet, sont en présence :

-le bourgeois Sganarelle qui, comme il se doit, est riche et avide («*Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Geronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti.*», 1)

-les aristocrates probablement ruinés (en 7, Dorimène déclare à Lycaste : «*Je n'ai point de bien ; vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir.*») que sont Alcantor que Sganarelle appelle «*Seigneur Alcantor*» (8), son fils, Alcidas, qui porte l'épée, et sa fille, Dorimène, qui, en 2, demande qu'on tienne bien la «*queue*» de sa robe, ce qui était le privilège des «*femmes de qualité*», et qui est courtisée par le précieux Lycaste.

-Celle du mariage alors imposé aux femmes, que Molière traite souvent.

D'autre part, les deux philosophes ridicules ne sont pas de pures créations mais les représentants de deux courants de la pensée au XVII^e siècle :

-Pancrace est un disciple d'Aristote, et les questions qu'il évoque ne sont pas absurdes, étaient débattues dans les écoles. Ainsi, il privilégie les syllogismes (avec «*majeure*», «*mineure*» et «*conclusion*») dont il y a 19 modes, inclus dans quatre vers mnémotechniques : «*Barbara Celarint Darri Ferio*», où chaque mot offre par la succession de ses voyelles un ordre possible de propositions, chaque voyelle correspondant à un genre de propositions (a : universelle affirmative ; o ; particulière négative ; etc.) ; il existait un syllogisme «*in baroco*» que Pancrace, dans sa colère contre son adversaire, transforme en «*in balordo*». Sur la question de «*la forme ou la figure d'un chapeau*», il a, aristotéliquement parlant, raison car les aristotéliens disaient : «*Forma est actus cujusque rei*», c'est-à-dire qu'elle est le principe actif des choses. Plus loin, il se demande «*si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'Être*», «*si la logique est un art ou une science*», «*si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit ou la troisième seulement*» (ce sont la perception, le jugement et le raisonnement ; «*s'il y a dix catégories ou s'il n'y en a qu'une*» (d'après Aristote, il y a dix catégories : la substance, la quantité, la relation, la qualité, l'action, la passion, le lieu, le temps, la situation, la manière d'être) ; «*si la conclusion est de l'essence du syllogisme*» ; «*si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité ou dans la convenance*» ; «*si le bien se réciproque avec la fin*» (si tout bien est une fin et toute fin un bien) ; «*si la fin peut émouvoir par son être réel ou par son être intentionnel*» (l'être réel, c'est le caractère objectif, la valeur absolue, et l'être intentionnel, le caractère subjectif, la valeur relative). Mais, par l'accumulation des sciences que Pancrace prétend posséder, Molière se moque des formes périmées de la scolastique. Ayant affaire à un adversaire, son personnage dénonce «*un scandale*» parce que, en 1624, un arrêt du Parlement avait interdit la soutenance de thèses contraires à celles d'Aristote, «*à peine de la vie*».

-Marphurius est un disciple de Pyrrhon, un sceptique à la façon de La Mothe le Vayer (1588-1672) qui considérait qu'il fallait former des doutes «*sur tout ce que les dogmatiques établissent de plus affirmativement dans toute l'étendue des sciences*» ; qu'il fallait «*douter même de ses doutes*». On peut voir aussi en lui un adepte de la pensée de Descartes qui prôna un doute généralisé qui exclut toute certitude.

Cette critique des deux philosophes s'avère être plus généralement celle des savants, des spécialistes, qui sont dotés de la parole mais inaptes au dialogue ; auxquels on peut reprocher de ne pas écouter les autres et d'user de mots et de phrases ésotériques pour les déconcerter et les impressionner.

L'intérêt psychologique

Il n'est pas grand, les personnages n'étant que des types conventionnels.

Dorimène est la coquette effrontée qui, si Sganarelle l'achète comme un animal de compagnie, est décidée à ne pas renoncer aux plaisirs qu'elle a déjà goûtés, lui déclarant : « *J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux, et les promenades ; en un mot, toutes les choses de plaisir : et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur* » (2), et lui faisant déjà porter des cornes. Traçant sa route avec un sens de la manipulation remarquable, elle accepte le mariage parce qu'elle y voit un moyen d'échapper à la sévérité d'un père (qui s'expliquerait par son impécuniosité), de vivre enfin comme elle l'entend, d'autant qu'elle est persuadée que cet époux âgé décèdera vite, le statut de veuve étant d'ailleurs le plus favorable pour la femme au XVII^e siècle ! Elle annonçait Angélique, la femme de George Dandin. Le critique Lefranc allait voir en elle « une peinture volontairement chargée des façons de Mademoiselle Molière dont les coquetteries commençaient d'inquiéter le mari laborieux, surmené, maladif, irritable. » ; or elle ne joua pas cette année-là car elle venait d'accoucher.

Sganarelle est ici un « *barbon* », qui a 53 ans, âge que Molière n'allait pas atteindre, et qui était, pour l'époque, la vieillesse.

C'est aussi un riche bourgeois qui, son caractère étant fait d'égoïsme et de lâcheté, ne se marie pas par amour mais pour assurer son confort et sa descendance (il déclare : « *Je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles.* » [1]), tout en craignant d'être cocufié. Or il a la preuve de l'infidélité de sa promise, et, décontenancé, consulte, à la va-vite et en vain, philosophes, bohémiennes et magiciens en espérant être rassuré sur ses noces. Mais, plus il rencontre de monde, plus il s'enferme et s'enferme dans une logique irrationnelle, n'évoluant pas, étant comme condamné à demeurer ce qu'il était, c'est-à-dire seul, semblant animer le jeu, mais ne se remettant pas en question. N'étant pas rassuré, il se résout à rompre le contrat. Mais, menacé d'un duel et roué de coups de bâton, il finit pourtant par céder, se voit contraint d'en passer par ce « *mariage forcé* », en composant avec son mal-être et son angoisse d'être cocu, ce qui fait bien de lui le dindon de la farce. Il annonçait George Dandin.

*

* *

“*Le mariage forcé*” est une comédie-ballet farcesque mais qui donne un triste tableau des comportements humains, avec des personnages qui sont tous indignes, une société bourgeoise couarde, en conflit avec une aristocratie prête à tout pour redorer son blason. En somme, Molière nous dépeint une humanité qui a perdu ses valeurs et ses idéaux. Il reste que, s'il montre l'échec de l'essai d'établir l'accord entre les volontés humaines puisque s'imposent la violence et la loi de la force, il nous met en garde contre toute forme de dogmatismes philosophiques.

La destinée de l'œuvre

“*Le mariage forcé*” fut représenté le 29 janvier 1664 au Louvre, dans le salon de la reine mère, Anne d'Autriche.

La pièce eut cette distribution :

Sganarelle : Molière ;

Géronimo : La Thorillière ;

Dorimène : Mlle du Parc ; elle fut, selon Loret, remarquable dans ce rôle « par ses appas, par sa prestance, / par ses beaux pas et par sa danse » ;

Alcantor : Béjart ;

Alcidas : La Grange ;

Lycaste : La Grange ;

Deux Égyptiennes : Madeleine Béjart et Catherine de Brie ;

Panrace : Brécourt ;
Marphurius : Du Croisy.

Pour les entrées de ballet, selon les usages de l'époque, ne dansèrent que des hommes qui tenaient les rôles de femmes. L'un de ses danseurs fut Louis XIV lui-même qui, en costume d'Égyptien, dansa à la fin de l'acte II avec quelques grands seigneurs, dont le marquis de Villeroy et M. de Saint-Aignan, et en montrant un exceptionnel talent.

La comédie-ballet obtint un grand succès.

Une autre représentation eut lieu au Louvre, suivies de deux chez Madame, au Palais Royal.

Ensuite, elle fut donnée, «avec le ballet et les ornements», au "Théâtre du Palais-Royal" à partir du 15 février, pour douze représentations. Mais il semble que ce fut, après "*Dom Garcie de Navarre*", la pièce de Molière que le public parisien accueillit avec le moins de bonne grâce. De ce fait, les recettes ne couvrirent pas les frais causés par les nombreux danseurs et musiciens, et la pièce, avant Pâques, disparut de l'affiche.

Toutefois, elle fut jouée de nouveau à Versailles le 13 mai 1664, au septième et dernier jour des fêtes des "Plaisirs de l'Ile enchantée".

En 1664, fut publié le ballet.

En 1668, Molière, présentant la pièce avec "*Amphitryon*", supprima les entrées de ballet et même la scène du magicien remplacée par le dialogue entre Dorimène et Lycaste, fondit sa comédie en un acte. Et il publia la pièce ainsi abrégée.

En 1672, redevenue une comédie-ballet en trois actes, elle accompagna "*La comtesse d'Escarbagnas*" ; mais Molière, brouillé avec Lulli, avait demandé à Charpentier la musique des intermèdes, tandis que Beauchamp dressa une nouvelle chorégraphie.

En 1682, elle connut une nouvelle édition où fut ajouté à la scène 4 cette phrase : «*Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la laconienne*».

En 1690, le musicien Philidor releva sur un manuscrit le texte de la comédie et du ballet, d'après, semble-t-il, «des copies originales ou primitives».

En 1692, parut une autre édition qui présente une longue addition à la scène entre Sganarelle et Panrace, dont on ne sait si elle était due à Molière.

À notre époque, la pièce est encore parfois jouée. On peut signaler ces mises en scène :

-En 1999, à Berne, Fribourg, Ambronay, Jujurieux, Versailles, celle de la comédie-ballet par Nicolas Vaude.

-En 2008, à Paris, celle de Laurent Ferrago qui réunit dans un même spectacle "*Le mariage forcé*" et "*L'amour médecin*", Sganarelle marié de force voyant ensuite sa fille vouloir se marier à son tour. Ferrago fit jouer ses jeunes comédiens dans l'esprit de la «commedia dell'arte» qu'il mêla à l'esthétisme du film muet et de l'expressionnisme, le tout étant ponctué d'une musique contemporaine originale.

-En 2022, à la Comédie-Française, celle de Louis Arène qui, avec une radicalité fort contemporaine, joua de l'inversion des sexes, misant aussi sur les masques, le travestissement, tirant la farce vers

une cinglante noirceur (Sganarelle, interprété par une femme, subissait une punition digne du cinéma "gore"), qui, à certains, parut jubilatoire et à d'autres, insupportable.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.com